

ישראל    национален    שפה    文化    شرقية  
i n a l c o

Institut national  
des langues  
et civilisations orientales

CERLOM  
Centre d'étude et de recherche  
sur les littératures  
et les oralités du monde



UNIVERSITÉ  
SORBONNE  
NOUVELLE  
PARIS 3  
Membre fondateur de Sorbonne Paris Cité

Colloque international

# Postmodernisme : origines, configurations, perspectives

Vendredi 24 octobre 2014

INALCO

Salons d'honneur

2 rue de Lille

75007 Paris

Samedi 25 octobre 2014

Université Paris 3

salle Bourjac

17 rue de la Sorbonne

75005 Paris

Colloque organisé dans le cadre du programme de recherche en littérature comparée DISCOMPLIT financé par Sorbonne Paris Cité et soutenu par l'équipe d'accueil EA 172 de la Sorbonne Nouvelle Paris 3 et le CERLOM (INALCO)

recherche



# Programme et résumés

Postmodernisme : origines, configurations,  
perspectives

Organisation :

[Philippe Daros \(Paris 3\)](#)

[Alexandre Prstojevic \(INALCO\)](#)

Colloque organisé dans le cadre du programme de recherche en littérature comparée DISCOMPLIT financé par Sorbonne Paris Cité et soutenu par l'équipe d'accueil EA 172 de la Sorbonne Nouvelle Paris 3 et le CERLOM (INALCO)

# Vendredi 24 octobre

## INALCO (Salons d'honneur)

### THÉORIE(S)

Présidence : Alexandre Prstojevic (INALCO)

**10h** : Pierre Ouellet (Chaire de recherche du Canada en esthétique et poétique, UQAM),

*Le monde d'après : posthistoire et politique de la fin*

**10h30** : Raffaele Donnarumma (Université de Pise),

*Hyper-modernité. Penser la littérature après le postmodernisme*

**11h** : Aleksandar Jerkov (Université de Belgrade),

*Postautonomous Literature*

**11h30-13h30** : Pause déjeuner

### SITUATIONS I

Présidence : Alexandre Prstojevic (INALCO)

**13h30** : Harri Veivo (Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3),

*Ironie froide : Emergences et enjeux du postmodernisme en Finlande*

**14h** : Dorota Walczak-Delanois (Université libre de Bruxelles),

*Les illusions perdues de la néo/post/modernité : Jaś KAPELA (né en 1984) versus Zygmunt BAUMANN (1925)*

**14h30-15h** : Pause café

**15h** : Petra James-Krivankova (Université Libre de Bruxelles),

*Le « postmodernisme de résistance » de Jiří Kratochvíl (né en 1940) : la question de l'héritage moderniste et avant-gardiste*

**15h30** : Matteo Di Gesù (Université de Palerme),

*«Une histoire italienne». Le roman postmoderne et les années Berlusconi*

# Samedi 25 octobre

Université Paris 3 (salle Bourjac)

## SITUATIONS 2

Présidence : Philippe Daros (Paris 3)

**9h30** : Nathalie Piégay-Gros (Université Paris VII),  
*Volodine post-exotique : un post-modernisme radical ?*

**10h** : Riccardo Castellana (Université de Sienne),  
*Biofiction. Un genre postmoderne?*

**10h30-11h** : Pause café

**11h** : Piotr Bilos (INALCO),  
*Marsyas ou le défi lancé à la réification apollinienne des images*

**11h30** : Daniele Giglioli (Université de Bergame),  
*Le cafard anti-postmoderne. Littérature et philosophie en Italie au XXI<sup>e</sup> siècle*

**12h-14h** : Pause déjeuner

## SITUATIONS 2

Présidence : Philippe Daros (Paris 3)

**14h** : Guillaume Asselin (Cégep Marie-Victorin),  
*L'extase négative. La littérature devant le posthumain*

**14h30** : Alessandro Leiduan (Université de Toulon),  
*De l'originalité impossible à la possibilité de la méta-textualité. Enjeux esthétiques et extra-esthétiques de la vision postmoderne de l'art chez U. Eco.*

**15h** : Filippo Palumbo,  
*La posthistoire, ses ruines, ses extases. L'exemple de Roberto Calasso*

# Résumés

Pierre Ouellet (Chaire de recherche du Canada en esthétique et poétique, UQAM),

*Le monde d'après : posthistoire et politique de la fin*

Le préfixe *Post* a connu des fortunes diverses au cours des trente dernières années : du post-modernisme au post-colonialisme, on n'a cessé de parler de l'« après » sans toutefois s'interroger sur le type de temporalité qu'il dénote ou bien connote... Quelque chose aurait connu une *fin*, mais quelque chose du même coup s'amorce ou se poursuit ultérieurement, postérieurement, dans un « après » qui reste indéfini, infigurable, énigmatique... comme si le *No futur* qui a servi de slogan à toute une jeunesse dès le début des années 1980 était devenu un principe philosophique de base, manifeste dans la pensée nihiliste et ses reliquats cyniques qui continuent de dominer dans la sensibilité contemporaine. Je vais m'attarder à cet après (cet *ad-pressum* : ce qui presse vers, ce qui presse sur, compresse, oppresse, etc.) à propos de trois expressions emblématiques de la pensée du post telle qu'elle s'est développée au cours des dernières décennies : la *post-histoire*, le *post-humain* et le *post-politique*. Je le ferai à travers deux œuvres littéraires elles-mêmes qualifiées de *post* : les romans post-communistes de Laszlo Krasznahorkai (notamment *La venue d'Isaïe* et *Guerre et guerre*) et les romances post-exotistes d'Antoine Volodine (notamment *Les songes de Mevlido* et *Terminus radieux*). Une autre conception de l'Histoire, de l'Homme et du Politique s'y dessine, qui se démarque en effet de l'historicisme, de l'humanisme et de la chose publique telle qu'on la connaît depuis l'invention de la *Polis*, mais qui fait également apparaître un *autre* temps, un *autre* homme et un *autre* type de collectivité caractéristiques de ce « monde d'après » qu'elle tente de saisir ou d'imaginer.

Raffaele Donnarumma (Université de Pise),

*Hyper-modernité. Penser la littérature après le postmodernisme*

Dès la moitié des années 1990, les poétiques du postmodernisme s'épuisent. Le roman s'affirme hors des ré-écritures métalittéraires; la culture et l'imaginaire médiatiques posent à nouveau le problème du réalisme; la *non fiction* se répand; le moi devient le pivot presque institutionnalisé du récit; l'engagement connaît une réhabilitation, quoique dans une perspective post-politique. C'est dans ce panorama que l'on peut penser les écrivains les plus intéressants de l'Italie contemporaine (et pas seulement de l'Italie); c'est pour décrire et interpréter ce panorama qu'il convient d'élaborer la catégorie d'hyper-modernité.

Aleksandar Jerkov (Université de Belgrade),  
*Postautonomous Literature*

There is a rather harsh and troubling question of *what (post) comes after post(modernism)*. Almost mechanical attempts in answering this question – one that there is, or at least should be, *modernism after postmodernism*, and the other that there is *postpostmodernism* - are not satisfactory. The idea of (ever-lasting?) modernism that keeps coming back no matter how hard the criticism that it has been historically subjected to is, or the idea of so easily prolonged, even if it is altered, postmodernism as some (never-ending?) postpostism, fail to trace the novelty/alterity of the contemporary era. But this era doesn't have to be something epochally new, and if that is the case, then the competition of rebirth of modernism, as a historical phoenix of development, and postmodernism as either the stage of its ultimate crisis or the criticism and correction of its base and goals, will go on and on. More or less it reminds us of the wealthy utopia of capitalism that lasts forever going through cycles of crises and readjustments.

Are we just unable to recognize what has been changed in and after postmodernism for several reasons, as if we still don't have the necessary distance, or that signs of the different era are still so much perplexed? Still, how come that the ideas of modern and postmodern both have appeared right at the beginning of what was later recognized as modern in the broad sense, or postmodern? What was then less confusing if the terms and concepts have emerged even before what they name really existed - the first appeared in the early Christianity and the second at the end of nineteenth century? Facing this kind of challenges the paper suggests to look for the idea of how to perceive and name the contemporary period where the most important debate about postmodernism practically started, in the more or less silenced quarrel between Lyothard's "report on knowledge" and Habermas's treaty on the "legitimationscrisis" of the late capitalism. Strangely enough, Habermas has used the term that maybe can describe the state of art and knowledge production after postmodernism though his argument was presumably pointing in the opposite direction. He has debated the problems that have caused the rise of postmodernism but strangely enough the underlying concept foreshadows what has happened after.

This term – postautonomous - has been transferred to the title of this paper that attempts to describe posatunomus state of literature and culture at the turn of the century. The paper is a melancholic attempt to discuss the idea of postautonomism of the contemporary literary culture. This melancholy is caused by the loss of autonomy that even if often wasn't much more than an illusion still was such a great illusion. Should we add that literature itself is also just a great illusion and that we shouldn't lose our best illusions?

Harri Veivo (Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3),  
*Ironie froide : Emergences et enjeux du postmodernisme en Finlande*

La discussion actuelle sur le postmodernisme, telle qu'elle apparaît dans le récent numéro spécial de *Narrative* (octobre 2013), offre trois angles d'approche pour analyser le postmodernisme en Finlande. Dans « Introduction: Historicizing Postmodernist Fiction », Wang Ning soutient que, dans l'Occident, le postmodernisme est devenu un phénomène historique que l'on ne peut décrire qu'avec les outils de recherche historique. Il rappelle aussi que l'existence même du postmodernisme continue à être sujette à controverse. Ce double constat souligne la nécessité de construire cet objet à d'autres niveaux et d'une manière pluraliste. D'autre part, Theo D'Haen, dans « European Postmodernism: The Cosmodern Turn », maintient que le postmodernisme ne peut pas être et n'a pas été défini uniquement par un ensemble de techniques narratives, mais plutôt par la vision du monde (*Weltanschauung*) qui relie cet ensemble de techniques et motive leur utilisation particulière. On peut ajouter à ces deux arguments celui de Brian McHale qui, dans « Afterword: Reconstructing Postmodernism », suit Ning et D'Haen dans les grandes lignes, mais affirme d'autre part que ce n'est pas le postmodernisme, mais le postcolonialisme et l'expérience pluriculturelle typique qu'elle traduit qui sont les phénomènes véritablement globaux dans le monde contemporain. Cette observation attire l'attention sur le mécanisme d'expansion du postmodernisme, qui repose selon McHale sur un moment dialogique qui relie non pas les centres et les périphéries, mais les périphéries entre elles dans une « série d'appels et réponses » (McHale 363). Ces propos motivent mon approche du postmodernisme en Finlande. La question n'est plus aujourd'hui de savoir s'il y eu ou non un post-modernisme dans les lettres finlandaises, mais de savoir comment : 1) Le postmodernisme finlandais est né d'un processus de transformation interne du champ littéraire finlandais ; 2) Les communications entre discours et domaines de savoir ont contribué à l'émergence du postmodernisme – la question de *Weltanschauung*, ou de la transformation de la société et des nouvelles visions ou nouvelles interrogations qu'elle a fait naître et qui motivent l'utilisation des techniques narratives du postmodernisme dans une esthétique postmoderne ; 3) La littérature que ces deux facteurs ont contribué à façonner s'est nourrie d'influences venues d'ailleurs, de cette « série d'appels et de réponses » entre périphéries, mais aussi entre les centres et la périphérie.

Dorota Walczak-Delanois (Université libre de Bruxelles),  
*Les illusions perdues de la néo/post/modernité : Jaś KAPELA (né en 1984)  
versus Zygmunt BAUMANN (1925)*

L'héritage de la pensée postmoderne a trouvé le sol fertile et accueillant en Pologne tout d'abord par la lecture et les traductions commentées de nombreux philosophes : de C.C.Jung, M. Eliade, M. Heidegger à R. Barthes, J. Kristeva, M. Foucault, J. Lacan, J. Derrida, R. Rorty et J. Baudillard pour ne citer que les noms les plus évidents. Or, la pensée propre polono-postmoderniste a fleuri surtout au début des années 80 avec le mouvement de « Ruch Nowej Kultury » / Le Mouvement de la Nouvelle Culture, (Różowa Alternatywa/L'Alternative Rose) et les textes de M.P. Markowski, R. Nycz, L. Bieszczad, A. Burzyńska, Joanna Bakir ainsi que les analyses des œuvres et les nouveaux discours critiques faits par B. Faron et P. Czapliński. Ainsi, des auteurs tels que Olga Tokarczuk, Jerzy Pilch, Manuela Gretkowska, Kinga Dunin et d'autres – aujourd'hui « classiques » - prennent la parole avec une nouvelle articulation et une nouvelle puissance. Le caractère hétéroclite du texte, de l'anti-langage ou « l'identité empruntée » du texte, le flirt permanent avec le tabou et la convention, la prédilection pour le jeu et le flou deviennent la marque de ces nouveaux romans et récits post-modernes. Cependant, la nouvelle génération ayant grandi avec la lecture de ces œuvres frappe à la porte de la littérature polonaise et prend à son tour de la plume en puisant dans le postmodernisme et en le questionnant en même temps.

Dans mon exposé, après un bref constat du lieu historique du postmodernisme, j'aimerais observer via le cas de la prose et de l'œuvre poétique de Jaś Kapela - un auteur haut en couleur - le nouveau tournant du « néopostmodernisme » caractérisé par l'usage particulièrement fort en tant que figure de style de l'ironie, de l'envers et du revers, de l'antithèse et du « je » prédominant, ce qui participe à l'abolition des symboles et des mythes établis auparavant avec une force violente ou comique. Dans l'un de ses textes, il écrit : *Mais aujourd'hui, je pense que Caïn a raison. Puisque seulement la forme survivra (Les mots simples pour les temps durs in : Reklama, 2005)*. J'envisage de confronter la diagnose littéraire de la société actuelle faite par Kapela avec celle du célèbre philosophe et sociologue Zygmunt Baumann qui dans *La décadence des intellectuels* affirme : « Le potentiel de la modernité demeure inexploité et la promesse de la modernité reste à tenir » ( p. 249), mais il questionne aussi la perspective du projet de la modernité en affirmant que « (...) la condition postmoderne n'apporte rien de nouveau sur le plan qualitatif, aussi longtemps que les tâches des intellectuels modernes restent à accomplir et ne peuvent par conséquent pas être considérées comme superflues » (idem, p.198).

Kapela et Baumann nous incitent à déchiffrer l'expérience contemporaine dans ses aspects les plus ambivalents et encouragent aussi à voir l'incomplétude de cette expérience jusqu'à l'inassouvissement des désirs comme conséquence de cette impuissance. En quoi ces deux approches nous informent - elles, nous aident - elles à comprendre et nous avertissent - elles de la condition littéraire et sociétale actuelle ? Voilà la thématique ambitieuse à explorer lors de ce colloque, qui par sa problématique envisagée ne peut laisser indifférent aucun chercheur d'aujourd'hui.

Petra James-Krivankova (Université Libre de Bruxelles),  
*Le « postmodernisme de résistance » de Jiří Kratochvíl (né en 1940) :  
la question de l'héritage moderniste et avant-gardiste*

Même si les critiques littéraires d'aujourd'hui repèrent *a posteriori* des traits de l'esthétique postmoderne chez les romanciers tchèques et slovaques dès les années 1960, voire 1970 (les noms les plus souvent mentionnés étant ceux de Milan Kundera et de l'écrivain slovaque Pavel Viličkovský), le sujet n'entre dans le débat littéraire général qu'à partir des années 1990. Aussi les décalages temporel et géopolitique ne sauraient-ils être négligés :

East-Central European writers worked in a political environment, in which pressures from the ideologies of state Socialism, nationalism, Soviet hegemony, and Postmodernism clashed. They gradually transformed the writers' vision as well as poetics.

Comme l'ont remarqué plusieurs critiques littéraires, l'expérience de fonctionnement d'une société totalitaire fait partie intégrante de l'esthétique « postmoderne » chez les romanciers tchèques. De même, les dates de naissance des auteurs tchèques les plus communément associés avec cette esthétique confirment l'aspect générationnel déterminant : Jiří Kratochvíl (né en 1940), Daniela Hodrová (née en 1946) et Michal Ajvaz (né en 1949) – soit une génération née dans les années 1940, qui ne profite que partiellement de la libéralisation de la politique culturelle des années 1960 et est surtout marquée par l'atmosphère schizophrène des années de la « normalisation ». Leur création est très peu connue du grand public avant 1989 et malgré leur âge avancé, ce sont eux qui deviennent les noms phares du roman tchèque des années 1990.

Ce refus du dictat du réalisme en littérature explique également le grand attachement de ces auteurs à l'héritage du modernisme et notamment, au legs de l'avant-garde tchèque (mis à l'écart de l'esthétique officielle du réalisme socialiste dans les années 1950 et 1970). Cette constatation nous conduit à affirmer avec d'autres critiques que, dans le cas du postmodernisme centre-européen, la rupture avec l'esthétique moderniste est moins visible que dans le postmodernisme occidental. En effet, on pourrait l'envisager davantage comme une évolution fluide que comme une rupture esthétique brusque. Le postmodernisme de cette génération plus âgée pourrait être désigné comme « postmodernisme de résistance », avec un aspect éthique important et une critique claire de tous les systèmes d'oppression politique.

Dans ma contribution au colloque j'aimerais utiliser les affirmations ci-dessus comme un point de départ dans mon analyse de l'œuvre de Jiří Kratochvíl. Je me concentrerai plus particulièrement à l'interprétation de sa relation à l'héritage de l'avant-garde et plus largement du modernisme.

Matteo Di Gesù (Université de Palerme),

*«Une histoire italienne». Le roman postmoderne et les années Berlusconi*

Les deux décennies que l'on appelle « années Berlusconi » ont été interprétées par de nombreux observateurs comme un épiphénomène de la post-politique, amenant à la réalisation définitive et emblématique, dramatique et spectaculaire, d'une transformation sociale et culturelle commencée dès les décennies précédentes, pas seulement d'ailleurs en Italie.

Dans cette communication on essaiera de vérifier - en analysant un certain nombre de cas emblématiques (Veronesi, Lagioia, Rastello, Di Paolo) - comment le roman italien a décrit et interprété cette époque; on étudiera aussi comment ces écrivains utilisent les manières, les formes et les rhétoriques du roman postmoderne (ironie, énonciation de second degré, métarécit, réécriture, recyclage des genres du moderne, collectionnisme).

Nathalie Piégay-Gros (Université Paris VII),

*Volodine post-exotique : un post-modernisme radical ?*

Riccardo Castellana (Université de Sienne),

*Biofiction. Un genre postmoderne?*

Qu'est-ce qu'une biographie fictionnelle et en quoi se distingue-t-elle d'une biographie traditionnelle, où l'accent est plus évidemment posé sur les faits, même en présence d'une prétention littéraire (par exemple, dans les biographies de Kafka, Leopardi et Proust par Pietro Citati) ? Quand est-elle née ? Est-ce un genre postmoderne, comme on le dit souvent, surtout aux États-Unis ? Ou plutôt un symptôme du «retour à la réalité» qui, selon un certain nombre de spécialistes, caractérise la littérature (surtout, mais pas seulement, italienne) de ces dix ou quinze dernières années ? Mon exposé retrace l'histoire de la biofiction en Italie, du début des années quatre-vingts (Sebastiano Vassalli, *La notte della cometa*, 1982, et Daniele Del Giudice, *Lo stadio di Wimbledon*, 1983: le premier étant un roman biographique sur le poète maudit Dino Campana, le second, un récit sur l'impossibilité d'écrire la biographie de Bobi Bazlen, l'auteur qui n'a pas écrit) jusqu'aux années deux mille (*Biografia del figlio cambiato e Il re di Girgenti* par Camilleri, 2001; *Hitler*, par Giuseppe Genna, 2008; *Tutti i colori del mondo*, par Giovanni Montanaro, 2012, sur un épisode imaginaire de la vie de Van Gogh; *Marguerite*, par Sandra Petriagnani, un 'roman', paru en 2014, sur la vie de Marguerite Duras).

Piotr Bilos (INALCO),

### *Marsyas ou le défi lancé à la réification apollinienne des images*

Ce qui nous intéressera tout particulièrement est le point de jonction entre le postmodernisme et le modernisme. Car nous estimons que le postmoderne, en conformité, avec son appellation, conserve un certain rapport, même s'il est lointain, à l'esthétique moderniste.

De même, nous voudrions défendre l'idée que le postmoderne est avant tout une catégorie poétique, laquelle, ici, sera appliquée à l'étude des textes littéraires. Car qualifier un auteur de postmoderne n'a pas beaucoup de sens selon nous ou alors ne dit pas grand-chose de ce qu'il est. Il y a en effet une infinité de façons d'être postmoderne. Or, pour nous, c'est la façon dont un écrivain décide de l'être qui détermine sa spécificité et son rôle au sein de la littérature.

Le « postmodernisme » correspond certes à un certain climat intellectuel, lui-même engendré par un ensemble de conditions sociales, technologiques, infrastructurelles, apparues aux États-Unis et en Europe dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Mais en ce sens, il ne constitue, selon nous, qu'un milieu, d'où est née la notion même de postmoderne. Mais si cet ensemble de conditions détermine l'émergence d'une certaine mentalité assez largement partagée dans le monde occidental aujourd'hui, en revanche, il ne saurait être considéré comme le facteur qui détermine la venue au monde de tel ou tel art. Car si à partir du moment où celui-ci incarne le degré supérieur de sa potentialité, il invente une façon unique d'être ce qu'il est. Pour revenir à la formulation de départ: ce n'est pas savoir si tel ou tel auteur est postmoderne qui nous intéresse (une telle question, nous l'avons dit, n'a pas beaucoup de sens selon nous), mais comment il décide de l'être.

Nous nous appuyerons essentiellement sur des exemples polonais et français.

Daniele Giglioli (Université de Bergame),

### *Le cafard anti-postmoderne. Littérature et philosophie en Italie au XXI<sup>e</sup> siècle*

Sentiments anti-postmodernes en Italie: un cafard généralisé, un wishful thinking ou un nouveau paradigme ? On peut en reconnaître les symptômes en littérature dans le "retour à la réalité" prôné par des critiques tels que Romano Lupercini ou Raffaele Donnarumma, en philosophie dans la polémique contre le scepticisme épistémologique qui voit rangés des auteurs comme Umberto Eco ou Maurizio Ferraris (*nuovo realismo*, *realismo negativo*), ou encore dans la réflexion sur l'histoire de Carlo Ginzburg qui, après avoir lancé le "*paradigma indiziario*", défend aujourd'hui les droits de l'idée de "preuve". On essaiera de dégager les motivations et d'évaluer les arguments – pas toujours inattaquables – de cette réaction anti-postmoderne.

Guillaume Asselin (Cégep Marie-Victorin),  
*L'extase négative. La littérature devant le posthumain*

À l'opposé de la vision définissant la postmodernité comme un « procès de personnalisation » (Lipovetsky) censé consacré l'avènement d'un sujet désormais libre de jouir de lui-même de façon hédoniste et narcissique dans une totale adhésion à son projet d'existence, il existe un discours de la désubjectivation et de la dépersonnalisation invitant à se départir du « moi » et, plus radicalement, de l'homme lui-même. À l'horizon du postmodernisme luit l'utopie biotech du *posthumanisme* rêvant de substituer à l'homme jugé obsolète une espèce infiniment supérieure créée de toutes pièces. L'extase ne consiste plus seulement à sortir de soi, ainsi qu'y invitent les diverses spiritualités, mais à s'extraire matériellement de la condition humaine et de ses limitations pour transmigrer vers un corps et un monde prothétiques, là où les machines et le *design* génétique sont censés prendre le relais des organes et de la sélection naturelle. Conduit jusqu'à ses ultimes conséquences, le nihilisme s'accomplit comme néantisation consentie de l'humain s'enivrant de se découvrir soluble dans la technique. Or l'extase, ici, à la différence de ce qui est accompli au travers de l'expérience mystique, ne conduit pas à plus de plénitude, ainsi que semblait le promettre l'idée d'un humain augmenté, mais à une profonde dérégulation dont témoigne la littérature contemporaine (Houellebecq, Dantec, Gibson...). La réduction de l'homme à l'intelligence au détriment du corps biologique dont on a cru devoir se débarrasser comme d'une entrave à l'expansion de ses pouvoirs se paie d'une profonde désaffection, d'une perte irrémissible de sa capacité de sentir consubstantielle à la chair que l'on s'est évertué à éradiquer, tel que le donne à voir les personnages et les créatures (cyborgs ou mutants) de cette post-littérature errant comme autant d'anges vides sur fond d'univers dévastés. Connecté de toutes parts, relié à tous les terminaux du monde, l'homme y apparaît comme un être fondamentalement déconnecté de lui-même. Renversant le mouvement d'intériorisation spirituelle en une pure extraversion matérielle, le posthumain détourne l'extase de son cours authentique pour se fourvoyer et se forclore dans un dehors anomique et apathique comme dans un mauvais infini. Je montrerai que, sous sa prétention à élargir le réel, le projet posthumaniste recouvre en réalité une peur et un dédain de ce qui, en l'homme, ne se laisse pas arraisonner par la raison instrumentale – ce que Bataille définissait comme expérience intérieure de la *pléthore*, cette convulsion aveugle des organes dont le grouillement orgiaque, dionysiaque, érotique menace la belle ordonnance de l'esprit technicien s'évertuant désespérément à la conjurer. On verra ainsi comment ce projet d'autodissolution de l'espèce appelée à opérer le saut dans l'ère post-biologique et post-darwinienne recouvre en fait une pudibonderie cachée, une résurgence postmoderne de ce que Sartre nomma jadis la *nausée* sous l'espèce d'une haine du corps s'enracinant dans une longue tradition du soupçon à l'égard de la chair assimilée, depuis Platon et les gnostiques, à cette part maudite dont il s'agit de se débarrasser comme d'un obstacle à l'émancipation de la conscience qu'il faut travailler à libérer de sa gangue organique.

Alessandro Leiduan (Université de Toulon),

*De l'originalité impossible à la possibilité de la méta-textualité. Enjeux esthétiques et extra-esthétiques de la vision postmoderne de l'art chez U. Eco.*

Forgée aux États-Unis, la notion de postmoderne n'a eu de cesse de diversifier et complexifier son sens, à mesure que sa renommée internationale augmentait et que des intellectuels de pays différents l'adoptaient comme catégorie descriptive de la culture et de la société contemporaines. Parmi ces intellectuels, Umberto Eco est, sans doute, l'interprète qui, en Italie, a le plus contribué (avec Gianni Vattimo) à vulgariser et accréditer la notion de postmoderne. C'est dans ses écrits sur l'esthétique qu'il convient de chercher les traces de sa réflexion sur le sujet. Le trait distinctif du postmoderne est, selon Eco, la *crise de l'originalité* : celle-ci ne saurait plus être le critère discriminant de l'artistique dans un contexte où, désormais, le *non-artistique* avance, lui-aussi, des prétentions à l'originalité. Seule la reconnaissance de la *non-originalité* de l'œuvre d'art, c'est-à-dire de sa dépendance de modèles textuels déjà existants (intertextualité) ou de pratiques rhétoriques basées sur l'utilisation de ces modèles (citation, parodie, etc.) peut ouvrir la possibilité d'une compréhension du destin contemporain de l'art, à la lumière des processus de marchandisation, de massification, de médiatisation qui ont, récemment, infléchi son sens historique. Reste à savoir si la notion de *méta-textualité* est, chez Eco, une simple catégorie descriptive ayant pour seule vocation de supplanter *l'originalité* comme critère principal de compréhension de l'expérience esthétique ou si elle ne représente pas une *légitimation idéologique indirecte* du phénomène qu'elle prétend tout simplement décrire : l'assimilation de l'esthétique à un terrain de dressage où, à l'abri de tout soupçon, sont façonnées les manières d'agir et de penser des sociétés contemporaines.

Filippo Palumbo,

*La posthistoire, ses ruines, ses extases. L'exemple de Roberto Calasso*

L'œuvre de Calasso est le terrain tout désigné pour interroger notre condition postmoderne, voire post-historique. En effet, elle se propose comme un viatique pour l'homme qui marche en solitaire à travers « un long, très long hiver monotone » (Kafka) et qui, malgré la noirceur de l'époque, se tient debout — déterminé à inverser la roue du temps, soucieux de revenir au jardin merveilleux de l'enfance, au royaume « des schèmes fantomatiques » (Nietzsche), là où s'élaborent les germes du possible, où l'on peut tout reprendre, recommencer à neuf sur fond de catastrophe.

Calasso est un fidèle invétéré des anciens *qalandar*. Nous savons peu de choses sur ces derniers. Henry Corbin se limite à préciser que dans la poésie persane ce terme est synonyme de *migrateurs extatiques, sans attaches, libres comme le vent*. D'autres spécialistes décrivent les *qalandar* comme des *derwiches vagabonds* qui n'observent pas les cultes réguliers et qui racontent des histoires entrelacées, chaotiques, sans queue ni tête. Mais les sources insistent toujours sur un point particulier : poussés par la hâte d'aller de l'avant, les véritables *qalandar* ne dorment jamais deux nuits au même endroit. Que cherchent-ils au juste au cours de leurs pérégrinations ininterrompues ? Rien. Sans doute, essayaient-ils seulement de voir quelque chose par-delà les *ombres* et la *poussière* du monde. Leur souci ? Renouer le contact avec cette forme particulière de *sensibilité* qu'est l'étonnement.

Nul doute que, savant et flâneur, Roberto Calasso parcourt en pensée et en imagination les ruines de l'histoire universelle ; il voyage en observateur attentif à travers toutes les époques et tous les lieux à la recherche de paroles survivantes, susceptibles d'éveiller les trépidations secrètes de la chair, de transfuser du souffle dans notre culture carbonisée. Ouvrons rapidement ses livres : ils se présentent comme des complexes échafaudages où les pièces les plus disparates issues des réservoirs poétiques de l'Orient et de l'Occident s'enchevêtrent sans arrêt. Et puis, ici et là, des formes surgissent soudainement, tels des éclairs, selon les lois de l'intuition et de la réceptivité affective. Voilà qui le caractérise comme l'un des créateurs les plus féconds de ce qu'on appelle la post-histoire.

יִנְאִלְקוֹ    национален    שפה    文化    شرقية  
i n a l c o

Institut national  
des langues  
et civilisations orientales

Inalco  
65 rue des  
Grands Moulins  
75013 Paris

